

Robert Oppenheimer, Los Alamos, 1945

Je remercie le comité exécutif de cette possibilité de m'adresser à vous. Ce soir, j'aimerais parler – si certains d'entre vous ont des souvenirs anciens, ils vont peut-être considérer cela comme justifié - en tant qu'homme de science comme vous, ou du moins comme quelqu'un qui s'inquiète aussi de la situation embarrassante dans laquelle nous nous trouvons. Je n'ai rien de très radical à dire, ou rien qui puisse frapper la plupart d'entre vous d'une lumière soudaine. Je n'ai rien à dire qui apporte un encouragement considérable. D'une certaine façon j'aurais aimé vous parler plus tôt ; mais je ne pouvais le faire en tant que directeur. Je ne le pouvais pas, et je ne le ferai pas ce soir, en raison des problèmes politiques concrets en jeu. Il y a une excellente raison à cela : je n'y connais pas grand-chose en politique concrète ; et il y en a une autre, qui m'a en quelque sorte freiné dans le passé. Comme vous le savez, on a demandé à certains d'entre nous d'être conseillers techniques auprès du Secrétariat à la Guerre, et par son intermédiaire auprès du Président. A cette occasion, nous avons bien sûr discuté de ce que nous pensions, et avons souvent de bon cœur reçu des confidences. Il n'est pas possible de donner des détails sur ce que Mr « A » pense, ou ce que Mr « B » ne pense pas, ni sur ce qui va arriver la semaine prochaine, sans violer ces confidences. .

Je ne pense pas que ce soit important. Je pense qu'il y a des sujets simples et importants, qui nous concernent en tant que groupe de savants, davantage même peut-être qu'un autre groupe au monde. Je pense que cela peut nous aider à considérer notre situation, ce qui nous est arrivé, et que cela doit nous procurer une certaine dose d'honnêteté, de perspicacité, propres à être source de force pour les jours à venir peut être difficiles. J'aimerais le faire de façon aussi sérieuse et profonde que possible, et aborder les questions plus immédiates au cours du débat ultérieur. Je veux vraiment que quiconque le souhaite puisse me poser des questions, et si je ne puis y répondre, comme cela sera souvent le cas, je le dirai simplement.

Ce qui nous est arrivé est vraiment important, si important je pense que, d'une certaine façon, l'on revient aux événements majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, à la découverte de la relativité, à toute l'évolution de la théorie atomique et de son interprétation, en terme de complémentarité, ou d'analogie. Tout cela, comme vous savez, nous a obligés à repenser les relations entre la science et le bon sens. Nous avons été forcés de reconnaître que le fait d'être habitués à utiliser un certain langage et certains concepts n'impliquait pas nécessairement l'existence d'une correspondance entre ce fait et le monde réel. Nous avons été obligés de prévoir l'insuffisance des réactions des êtres humains devant la réalité, devant cette réalité. D'une certaine façon, je pense que ces vertus que les savants malgré eux se sont vu obligés d'apprendre par la nature du monde qu'ils étudiaient, pouvaient se révéler utiles même actuellement pour nous préparer à envisager de façon plus radicale des sujets qu'il ne serait ni naturel ni aisé de le faire pour des gens qui n'ont pas été confrontés à cette expérience.

Mais pour comprendre l'impact réel de la création de la bombe atomique et des armes atomiques, il faut revenir en arrière et considérer l'époque où la physique s'épanouissait à l'époque de la Renaissance, et où le monde chrétien ressentait la science comme une menace. L'analogie bien sûr est loin d'être parfaite. On peut même vouloir penser au siècle dernier, quand les théories de l'évolution étaient vues comme une menace contre les valeurs selon lesquelles les hommes vivaient. La comparaison n'est pas parfaite, car il n'y a rien dans les armes atomiques - il n'y a certainement rien dans ce que nous avons ici ou en physique ou en chimie, en prélude à nos travaux - qui soit relié à des idées révolutionnaires. Je pense pas que les conceptions de la fission nucléaire aient surmené

le cerveau de qui que ce soit désireux de les comprendre, je n'ai pas le sentiment qu'aucun d'entre nous ait beaucoup appris en profondeur sur le long terme. C'est tout à fait autre chose. Ce n'est pas une idée, c'est un événement et une réalité, mais qui a en commun, avec les débuts de la physique, le fait que l'existence même de la science est menacée, que sa valeur est menacée. C'est l'aspect que je voudrais aborder.

Je pense qu'il n'est nul besoin de dire pourquoi cet impact est si important. Il y a trois raisons. L'une est la vitesse extraordinaire à laquelle des choses situées aux bornes de la science se retrouvèrent traduites dans des termes qui affectèrent de nombreux peuples vivants, et potentiellement le monde entier. Une deuxième est le fait, tout à fait accidentel, de plusieurs façons, et en lien avec la vitesse, que les savants eux-mêmes ont joué un grand rôle, non seulement en fournissant la base des armes atomiques, mais en les fabriquant. En cela, nous sommes certainement plus prêts que tout autre groupe. La troisième est que ce que nous avons fait - en partie en raison de la nature technique du problème, en partie parce que nous avons beaucoup travaillé, en partie parce que nous avons eu beaucoup de chance - est vraiment arrivé dans un monde soumis à une réalité bouleversante si soudaine qu'il n'était pas possible d'en limiter les effets.

Si l'on considère la situation de la science, il est utile de réfléchir un peu à ce que les gens disaient et ressentaient de leurs motivations à choisir ce métier. Il faut toujours se préoccuper du fait que les gens disent que leurs motivations n'étaient pas appropriées. Ils furent nombreux à parler différemment, et la plupart je pense avec une certaine justesse. Il y eut d'abord le grand souci que notre ennemi puisse mettre au point ces armes avant nous, et le sentiment - du moins tout au début, la conviction en était très forte - que sans les armes atomiques cela pourrait être très difficile, ou impossible, ou incroyablement long, de gagner la guerre. Ces raisons perdirent un peu de leur force lorsqu'il devint clair que la guerre serait de toute façon gagnée. Ils furent quelques-uns, je pense, à être motivés par la curiosité, à juste titre ; d'autres par l'attrait de l'aventure, à juste titre aussi ; d'autres avaient des arguments plus politiques et disaient « bon ; nous savons que les armes atomiques sont possibles en principe, et il n'est pas bon que la menace de cette possibilité non réalisée plane sur le monde. Il est bon que le monde sache ce que l'on peut faire dans ce domaine et s'en accommode ». Et ils ajoutaient que c'était une époque où dans le monde entier les hommes seraient particulièrement mûrs et prêts à traiter ce problème à cause de l'imminence des maux causés par la guerre, en raison des plaintes universelles sur le thème « plus jamais cela », même une guerre sans bombe atomique. Et finalement, et je pense à juste titre, le sentiment qu'il n'existait probablement pas d'endroit au monde où la mise au point des armes atomiques aurait une meilleure chance d'aboutir à une solution raisonnable et à un risque moindre de provoquer un désastre qu'à l'intérieur des Etats Unis. Je crois que ce que tous ces gens ont dit est vrai, et je pense que je me le suis dit à moi-même à un moment ou à un autre.

Mais si on y pense vraiment, notre raison de faire ce travail était une nécessité fondamentale. Si vous êtes un savant, vous ne pouvez arrêter ce genre de choses. Si vous êtes un savant, vous croyez qu'il est bon de découvrir comment le monde fonctionne ; qu'il est bon de découvrir ses réalités ; et qu'il est bon de transmettre à l'humanité dans son ensemble le plus grand pouvoir possible de contrôler le monde et de le traiter selon ses idées et ses valeurs.

On a beaucoup parlé de la malversation du secret, de la dissimulation, du contrôle, de la sécurité. Une partie de ces discours se faisait sur un plan plutôt limité, sur la difficulté ou le désagrément de

travailler dans un monde où l'on n'est pas libre de faire ce que l'on veut. Je pense que ce discours a été justifié, et que la résistance presque unanime des savants à l'obligation de contrôle et de secret est une attitude justifiée ; mais je pense que la raison se trouve à un niveau plus profond ; je pense que cela provient du fait que le secret heurte à la racine même de ce qu'est la science et de son utilité. On ne peut être un savant sans croire qu'il est bon d'apprendre ; il n'est pas bon d'être un savant, ni possible de l'être, sans penser qu'il est de la plus haute importance de partager notre savoir, avec quiconque s'y intéresse. On ne peut être savant sans croire que la connaissance du monde, et le pouvoir qu'elle donne, constitue une valeur intrinsèque pour l'humanité, et qu'en tant que savant on l'utilise pour répandre cette connaissance et qu'on est disposé à en supporter les conséquences. Et donc je pense que cette résistance, que nous ressentons et voyons autour de nous envers tout ce qui tente de traiter la science du futur comme si c'était quelque chose de dangereux et qui doit être observé et contrôlé, existe, non en raison de ces désagréments - je pense que nous sommes dans une situation où nous devons accepter les désagréments - mais elle existe car basée sur une philosophie incompatible avec celle selon laquelle nous vivons et avons appris à vivre dans le passé.

Beaucoup de gens cherchent une échappatoire. Ils disent que l'importance réelle de l'énergie atomique ne se trouve pas dans les armes fabriquées ; elle se trouve dans les grands avantages que l'énergie atomique, à travers les radiations, apportera à l'humanité. Cela peut comporter une part de vérité. J'en suis certain parce que dans le passé jamais ne s'est révélé un nouveau domaine dont les véritables fruits ne soient restés invisibles à ses débuts. Je suis extrêmement confiant que les fruits - les soi-disant applications pacifiques - de l'énergie atomique contiendront tout ce que nous attendons et davantage encore. Il y en a d'autres qui tentent d'échapper à l'urgence immédiate de la situation en disant qu'après tout la guerre a toujours été terrible, qu'après tous les armes n'ont fait qu'empirer, qu'il ne s'agit que d'une autre arme et qu'elle n'apporte pas un grand changement ; qu'elles ne sont pas si dangereuses ; (que) les bombardements ont été pénibles lors de cette guerre, et que cela n'a rien changé - cela amplifie juste un peu l'efficacité des armes ; que l'on trouvera bien une forme de protection. Je pense que nous devons accepter cela comme une crise très grave, comprendre que ces bombes atomiques que nous avons commencé à fabriquer sont absolument terribles, qu'elles impliquent un changement, qu'elles ne sont pas seulement une petite modification : accepter cela, et avec cela la nécessité de ces transformations dans le monde qui rendront possible d'intégrer ces évolutions dans la vie humaine. En tant que savants, je pense que nous avons peut-être une plus grande facilité à accepter l'évolution, et le changement radical, en raison de nos expériences dans la poursuite de la science. Et cela peut nous aider - cela et le fait que nous vivons avec - à être de quelque utilité dans la compréhension de ces problèmes.

Il est clair pour moi que les guerres ont évolué. Il est clair pour moi que si ces premières bombes - la bombe larguée sur Nagasaki - peuvent détruire 10 miles carrés, c'est vraiment quelque chose ; Il est clair pour moi qu'elles vont être peu chères si quelqu'un veut les fabriquer ; il s'agit d'une situation où un changement quantitatif, et un changement où l'avantage de l'agression comparé à la dépense - de l'attaque comparée à la riposte - se déplace, et où cette évolution quantitative a toutes les caractéristiques d'une évolution qualitative, d'une évolution dans la nature du monde. Je sais que les guerres sont devenues intolérables, - et la question aurait été posée et débattue après celle-ci, plus ardemment encore qu'après la précédente - , de savoir s'il n'existe pas une méthode quelconque de les prévenir. Mais je pense que l'arrivée de la bombe atomique et le fait de savoir qu'elle n'est pas trop difficile à fabriquer, qu'elle sera universelle si les peuples veulent la rendre universelle, qu'elle

ne constituera pas un grand trou dans l'économie de n'importe quelle nation puissante, et que son pouvoir de destruction augmentera, qu'il est déjà incomparablement plus grand que celui de n'importe quelle autre arme, - je pense que tout cela crée une situation nouvelle, à tel point qu'il y a même un certain danger, même du danger à croire que ce que nous avons est un nouvel argument en vue d'arrangement, d'espairs qui existaient avant que cet événement ne se produise. Je veux dire par là que même si j'apprécie d'entendre les avocats d'une fédération mondiale, ou ceux d'une organisation des Nations Unies, qui parlent de tout cela depuis des années – même si j'apprécie de les entendre dire qu'il s'agit là d'un nouvel argument, je pense qu'ils n'ont pas entièrement compris parce que le sujet n'est pas que les armes atomiques constituent un argument nouveau. Il y a toujours eu de bons arguments. Le sujet, c'est que les armes atomiques constituent aussi un domaine, un domaine nouveau, et une nouvelle opportunité de bien en comprendre les conditions préalables. Je pense que lorsque les gens parlent du fait que cela n'est pas seulement un grand péril mais également un grand espoir, c'est ce qu'ils devraient vouloir dire. Je ne pense pas qu'ils devraient envisager la valeur, inconnue quoique certaine, des vertus industrielles et scientifiques de l'énergie atomique, mais plutôt le simple fait que dans ce domaine, puisqu'il s'agit d'une menace, d'un péril, et en raison de certaines caractéristiques spéciales, sur lesquelles je reviendrai, il y a une possibilité de réalisation, ou d'envisager de réaliser les changements nécessaires en vue de la paix.

Ce sont des évolutions de très grande envergure dans les relations entre les nations, pas seulement en esprit, ou dans la loi, mais également dans la pensée et les sentiments. J'ignore quel domaine va être concerné le premier, ils doivent œuvrer ensemble, et seule une interaction progressive de l'un avec l'autre peut aboutir à une réalité. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui déclarent que la première étape est de constituer les structures d'une loi internationale, pas davantage avec ceux qui disent que la seule chose à faire est d'avoir des sentiments bienveillants. Tout cela sera mis en jeu. A mon avis, il est vrai de dire que les armes atomiques représentent un danger qui concerne chacun dans le monde, et dans ce sens c'est un problème totalement commun, un problème aussi commun que celui des alliés de battre les Nazis. Je pense que pour traiter ce problème commun il doit y avoir une perception complète de la responsabilité commune. A mon avis, on ne peut s'attendre à ce que les gens contribuent à la solution d'un problème s'ils n'ont pas pris conscience de leur capacité à participer à sa solution. Il s'agit d'un domaine où la mise en œuvre d'une responsabilité commune de cette sorte possède des avantages décisifs certains. C'est un domaine nouveau, dans lequel la position des droits acquis dans les différentes parties du monde est beaucoup moins importante que dans d'autres secteurs. C'est important dans notre pays et c'est l'un de nos problèmes. Dans ce nouveau domaine, la science a joué un si grand rôle qu'à mon avis aussi il est à peine pensable que les traditions internationales et que la fraternité des savants n'exercent pas une influence constructive. Ici, la nouveauté même et les caractéristiques particulières des opérations techniques devraient permettre d'établir une communauté d'intérêt, que l'on pourrait presque considérer comme un organisme de veille pour un nouveau type de collaboration internationale. Je le nomme organisme de veille car il est tout à fait clair que le contrôle des armes atomiques ne peut être en soi l'unique but d'une telle opération. Le seul but unique ne peut être qu'un monde uni, un monde sans guerre. Mais cela ne se fait pas du jour au lendemain, et dans ce domaine il semble que l'on pourrait s'engager, et cela sans rencontrer ces obstacles insurmontables que l'histoire a si souvent mis pour barrer les tentatives de coopération. Il est vrai que ce n'est pas une tâche facile, et ce que je veux faire ressortir, la seule chose dont je voudrais vous convaincre, c'est l'immense changement d'état d'esprit que cela implique. Il y a des choses qui nous sont très chères, et à juste titre, je dirais que le

mot « démocratie » en a peut être fait partie, aussi bien que d'autres. Dans de nombreuses parties du monde il n'existe pas de démocratie. Nous chérissons d'autres choses encore, et à juste titre. Et quand je parle d'un nouvel état d'esprit dans les affaires internationales, je veux dire que même en regard de ces choses les plus profondes que nous chérissons, et pour lesquelles les américains ont été prêts à donner leur vie – et la plupart d'entre eux seraient prêts à le faire – mieux, en regard de ces choses si profondes nous prenons conscience qu'il existe quelque chose d'encore plus profond, à savoir le lien commun avec d'autres hommes partout ailleurs . Ce n'est que de cette façon que cela prendra son sens ; car si l'on aborde le problème en disant « nous savons ce qui est juste et aimerions utiliser la bombe atomique pour vous persuader d'être de notre avis », on se trouve en position de très grande faiblesse et ce sera l'échec, parce que dans ces conditions on ne peut réussir à déléguer la responsabilité de la survie de l'humanité. Il s'agit d'une affirmation unilatérale, et on se trouve soi-même en train d'essayer par la force des armes d'empêcher un désastre.

Je veux ici exprimer mon extrême sympathie pour les gens amenés à s'attaquer à ce problème, et vous prier instamment de ne pas sous-estimer les difficultés. J'imagine une analogie, et j'espère qu'elle n'est pas entièrement satisfaisante : au cours de la 1<sup>ère</sup> moitié du XIXe siècle, beaucoup de gens, la plupart du Nord, mais aussi quelques-uns dans le Sud, pensaient qu'il n'y avait pas sur la terre de mal plus avilissant que l'esclavage humain, et aucune autre cause à laquelle consacrer le plus volontiers sa vie que son éradication. Et souvent dans ma jeunesse, je me suis demandé pourquoi Lincoln n'avait pas déclaré que lorsqu'elle a éclaté la guerre contre le Sud se faisait pour l'abolition de l'esclavage, que c'était le point central, le point de ralliement de cette guerre. Lincoln fut sévèrement critiqué par de nombreux Abolitionnistes - comme vous le savez, considérés par de nombreux américains comme des Radicaux - parce qu'il semblait faire une guerre qui ne touchait pas au point le plus important. Mais Lincoln a pris conscience - et ce n'est que depuis ces derniers mois que je suis venu à apprécier la profondeur et la sagesse de sa démarche - qu'au-delà du sujet de l'esclavage, il y avait celui de la communauté du peuple américain et de l'Union. J'espère qu'aujourd'hui ce ne sera pas un sujet de déclaration de guerre ; mais je voulais vous rappeler que pour sauvegarder l'Union, Lincoln a dû faire passer au second plan le problème immédiat de l'éradication de l'esclavage, et a cru - et je pense que s'il l'avait pu, cela se serait passé ainsi – qu'après le conflit ces idées seraient admises par un peuple uni pour l'abolition.

Ce sont des remarques d'ordre assez général, et il peut sembler convenable d'ajouter une ou deux choses, qui font un peu plus partie du programme, et un peu plus simples à traiter . Et donc, quelle sorte d'accord entre les nations pourrait constituer une base raisonnable de départ. Je ne sais quoi répondre à cette question et je suis convaincu qu'aucune réponse a priori ne devrait être donnée , qu'il s'agit de quelque chose qui va demander une élaboration constante. Mais à mon avis cela ne peut nuire d'avoir quelques propositions concrètes, et j'irais (*j'irai*) même un peu plus loin en disant que pour des sujets comme le secret – qui embarrasse les savants et d'autres personnes - que ce n'est pas un sujet adapté pour une action unilatérale. Si l'énergie atomique doit être traitée comme un sujet international, comme je le pense, si elle doit être considérée en s'appuyant sur la responsabilité internationale, et une préoccupation internationale commune, les problèmes du secret sont également de niveau international. Je ne veux pas dire par là que nos classifications et nos procédures actuelles, bien souvent ridicules sans qu'on puisse l'éviter, doivent être maintenues. Je veux dire que le problème fondamental de la façon de traiter ce danger ne devrait pas être limité unilatéralement aux USA, ou aux USA en conjonction avec la Grande Bretagne.

A mon avis, la première chose à dire à propos de n'importe quelle proposition est qu'il faut la considérer comme provisoire, et qu'il soit bien entendu et convenu que, quel que soit le moment où elle apparaît, il faille la réexaminer une année ou deux après – selon ce qu'on considère comme un délai raisonnable – et que les problèmes qui ont surgi, les nouvelles évolutions, vont induire un remaniement. Je pense que la question importante est qu'il devrait y avoir dans ces propositions un petit nombre d'arguments qui vont aller dans la bonne direction et que les choses devraient être acceptées sans imposer la totalité des changements, dont nous savons l'inéluctabilité, à des gens qui n'y étaient pas préparés. Dieu seul le sait, mais il me semble que si l'on traitait les quatre points suivants, cela pourrait marcher : tout d'abord nous avons affaire à une solution provisoire, nous l'avons reconnu. Ensuite les nations participant à cet accord auraient une « commission à l'énergie atomique » commune, fonctionnant selon les directives extrêmement générales issues des différents états, mais avec un pouvoir spécifique, non soumis à révision par les chefs d'Etat, pour poursuivre les applications constructives de l'énergie atomique que nous aimerions tous voir se développer – les sources d'énergie et les innombrables outils de recherche dotés de potentialités immédiates. Troisièmement, que les échanges de savants et d'étudiants ne soient plus seulement des possibilités et qu'une organisation très très concrète soit créée pour rendre plus ou moins obligatoire ce genre d'échange, afin que nous soyons absolument certains de renforcer la confraternité des savants et de consolider et d'amplifier entre eux des liens dont dépend en grande partie l'avenir. Et quatrièmement, je dirais qu'il ne faut plus fabriquer de bombes. Je ne sais si ces propositions sont bonnes, et je pense que tout le monde ici pourrait en faire. Mais je les cite ici comme des choses très simples, dont je ne pense pas qu'elles vont résoudre le problème, mais, je veux être très clair, ce ne sont pas des absolus, ni même une approche de l'absolu ; mais je pense qu'on devrait commencer dès maintenant, *mais* je crois – quoique je n'y connaisse pas grand-chose – qu'elles peuvent être acceptables pour toute nation désireuse de devenir notre partenaire dans cette grande entreprise.

Une des questions dont vous voudriez entendre davantage parler et à laquelle je ne peux qu'espérer réussir à répondre en partie, c'est jusqu'à quel point ces opinions – essentiellement que la vie de la science est menacée, comme la vie du monde, et que l'on ne peut faire face à cette crise que par une réévaluation en profondeur de ce qui fait qu'une chose vaut la peine qu'on se batte pour elle ou qu'on vive pour elle – jusqu'à quel point ces opinions sont partagées par d'autres hommes. Elles ne le sont certainement pas de façon universelle chez les savants ; mais je crois qu'ils sont d'accord avec toutes les idées exprimées dans notre groupe, et je sais que beaucoup de mes amis ici présents voient les choses du même œil. J'aimerais citer particulièrement citer Bohr, qui a passé tant de temps ici pendant les moments difficiles, a beaucoup débattu avec nous, et nous a aidé à aboutir à la conclusion qu'il ne s'agissait pas seulement d'une solution souhaitable, mais de la seule et unique, et qu'il n'existait pas d'autre alternative.

Parmi les savants, il existe je pense certaines tendances centrifuges qui me semblent présenter un certain danger, mais limité. L'une d'entre elles est la tentative, dans notre monde menacé, alors que la fonction même de la science est compromise, de conclure des arrangements commodes en vue la poursuite des recherches scientifiques et de n'accorder que très peu de considération aux conditions préalables qui les fondent. Une autre tendance consiste à dire que nous avons besoin de savants libres et d'une science solide, pour faire de nous une nation forte, capable de mieux nous battre lors d'une guerre. Cela me semble être une profonde erreur, et cela ne me plaît pas. La troisième est encore plus étrange, et consiste à dire ce qui suit : il faut donner des bombes aux Nations Unies, pour

faire la police, et nous laisser revenir à nos études de physique et de chimie. Je pense qu'aucune de ces idées ne concerne grand monde, mais elles prouvent qu'il existe des personnes qui cherchent désespérément à éviter ce qui est pour moi le problème le plus ardu. Il faut s'attendre à ces fausses solutions, trop faciles, et en voici trois qui surgissent de temps en temps.

Autant que je sache, nombreux sont les gens dans le grand monde à comprendre la gravité de la situation et à s'exprimer dans des termes assez proches de ceux que j'ai utilisés. Des sages et des fous, il n'en existe pas seulement parmi les savants. Ces derniers mois, j'ai eu l'occasion de rencontrer des gens en relation avec le Gouvernement. – dans les domaines législatif, administratif ou même judiciaire - et j'en ai vu beaucoup avoir une idée très claire de la nature de ce problème et des lignes générales pouvant donner lieu à une solution. Je voudrais particulièrement citer l'ancien ministre de la Guerre, M. Stimson, qui, au moins autant que quiconque, semblait considérer comme sans espoir et peu réaliste de s'attaquer à cette question à un niveau superficiel et dont l'engagement en faveur de la mise au point des armes atomiques était en grande partie motivé par son espoir de voir en elles l'arrivée d'un monde nouveau. Je sais bien que cela paraît surprenant, car la plupart des gens considèrent que la seule et unique fonction du Ministère de la Guerre est de faire la guerre, justement. Le Ministre de la Guerre en a également d'autres.

Voici maintenant une autre question importante : l'opinion des autres pays à ce sujet. Je pense important de prendre conscience que dans notre pays même les gens bien informés ont mis longtemps à comprendre, à croire, que les bombes fonctionneraient, et ensuite à comprendre que cela même entraînerait des problèmes si profonds. Nous avons tout intérêt à faire la publicité de notre bombe, non seulement ici, mais dans tout le pays, parce que nous l'avons fabriquée, et qu'il y va de notre fierté. A mon avis, dans d'autres pays, la prise de conscience de l'amplitude de cet événement pourrait être encore plus difficile. C'est pourquoi je crois que les occasions de progrès les plus importantes se produiront dans un avenir plus lointain que ce que j'avais envisagé pendant longtemps.

Le Président a défini la politique officielle du gouvernement dans deux ou trois déclarations officielles, et ce aussi précisément que le permettaient leurs contradictions inévitables, dans une certaine mesure. Et à mon avis il ne faut pas se laisser complètement décourager par l'existence même de ces contradictions, car cela montre que l'on conçoit la difficulté de ce problème, considéré provisoirement comme insoluble. Vous avez certainement remarqué, surtout dans le message au Congrès, de nombreux signes de sympathie et de compréhension pour les points de vue de notre groupe, sujets que j'ai brièvement abordés ce soir. A mon avis, nous nous sommes tous sentis encouragés par l'expression « trop révolutionnaires » pour poursuivre nos recherches dans le cadre d'idées du temps passé ». Cela concerne ce que nous pensons tous. Nous étions motivés par la conscience d'une urgence, fréquemment exprimée en termes pressants. Je considère que la reconnaissance, officielle, par le Gouvernement, de l'importance – essentielle – de la liberté d'échange des idées et de l'information scientifique entre tous les pays du monde doit aussi nous motiver. Envisager cela comme but final serait certainement ridicule, mais à mon avis il serait extrêmement dangereux de ne pas se rendre compte qu'il s'agit d'une condition préalable. Je me sens assez découragé par les restrictions apportées à une éventuelle élimination des armes atomiques, et j'ai lu de nombreux articles, vous aussi probablement, exprimant cela de la façon suivante : « nous pourrions obtenir d'abord un accord international pour bannir les armes atomiques, et reprendre ensuite nos bonnes vieilles guerres propres ». Ce n'est certainement pas

une façon acceptable de voir les choses. Et, je le répète, si l'on résout les problèmes dus à la bombe atomique, on aura créé un système pilote capable d'apporter une solution à la question de la fin de la guerre.

Pourtant, un élément nous a certainement préoccupés, vous comme moi, dans ces déclarations officielles, qui concernait l'insistance prise sur la responsabilité unilatérale pour l'utilisation des armes atomiques. Quelles que soient les bonnes raisons de notre pays – et je ne vais pas débattre sur la description par le Président des objectifs et des motivations –, nous sommes 140 millions et il y a deux milliards d'êtres humains sur la terre. Nous devons comprendre que, quels que soient nos engagements pour nos idées et nos objectifs, et malgré notre confiance qu'avec le temps ils vont l'emporter, cette fidélité absolue, entière et sans restriction à leur égard ne peut constituer le fondement d'un quelconque accord avec d'autres peuples en cas de déni de leurs propres idées ou objectifs.

Je l'ai déjà dit, j'éprouve depuis longtemps un sentiment d'urgence extrême, et c'est peut être justifié. Il y eut une période, juste après le premier largage de la bombe, où il aurait semblé tout à fait naturel qu'on aurait dû faire une déclaration claire sur notre ligne de conduite et les premières étapes de sa mise en œuvre, - et j'aurais tort de nier que l'on a pu perdre quelque chose, et que cette perte puisse impliquer une tragédie. Mais pour moi la simple vérité, c'est que dans le monde réel, avec les hommes réels qui l'habitent, il faut un certain temps, et peut être davantage de temps, pour comprendre ce dont il s'agit. Et j'ignore, comme je l'ai déjà dit, si dans d'autres pays il ne faudra pas plus longtemps que dans le nôtre. Pour le moment, notre seule ressource consiste à voir ce que nous pouvons faire pour susciter une compréhension à un niveau assez profond pour aboutir à une solution faisable, et cela sans délai exagéré.

Il est permis de penser que les opinions émises dans le discours du Président pour le « *Jour de la Marine* » ne sont pas toutes encourageantes, que de nombreuses personnes, plus compétentes que nous dans la pratique concrète de l'art de gouverner, ont perçu davantage d'espoir dans un point de vue radical, qui de prime abord pourrait sembler visionnaire, que dans une démarche à un niveau plus conventionnel. Il ne me reste plus grand chose à dire. Les savants devraient peut être garder quelques éléments en mémoire, qu'à mon avis je n'ai pas besoin de vous rappeler, mais je vais néanmoins le faire. L'un d'entre eux est qu'on a fait souvent appel à eux pour avoir une information technique d'une façon ou d'une autre, et à mon avis on ne peut être trop attentif en termes d'honnêteté. Et ceci est très complexe, non que l'on dise des mensonges, mais parce que les questions sont si souvent posées dans une forme telle qu'il est très difficile d'y répondre de façon nette et sans ambiguïté. Nous nous trouverons en position de très grande faiblesse si nous ne restons pas extrêmement scrupuleux dans notre attitude traditionnelle de respect de la vérité et de capacité de différencier ce que nous savons être vrai de ce dont nous espérons qu'il pourrait l'être. Le deuxième point que je considère juste d'aborder est le suivant : le sentiment unanime est que la fraternité entre nous et les savants des autres pays peut se révéler très efficace pour l'avenir ; pourtant, même dans notre pays, tous les savants ne sont pas d'accord là-dessus. Il n'y a pas de mal à cela. Un conflit d'opinion de ce genre est salutaire. Mais il ne doit pas nous faire perdre le sens de la fraternité ; nous ne devons pas perdre confiance envers nos collègues savants.

A mon avis, nous perdrons tout espoir si nous abandonnons notre foi dans la valeur de la science, dans le bien qu'elle peut prodiguer au monde, grâce à la connaissance de la réalité, de la nature, pour parvenir peu à peu à un contrôle de plus en plus grand de notre univers, par l'étude,

l'enseignement et l'intelligence . En perdant notre confiance en tout cela, nous cessons d'être des savants, nous bradons notre héritage, nous perdons ce qui nous est le plus précieux en ce temps de crise.

Autre chose encore : nous ne sommes pas seulement des savants, mais des hommes, aussi. Nous ne pouvons oublier que nous dépendons de nos concitoyens . J'entends par là non seulement l'aspect matériel sans lequel aucune science ne serait possible, et sans lequel nous ne pourrions pas travailler, mais également notre profonde dépendance morale, car la valeur de la science doit reposer dans le monde des hommes, toutes nos racines s'y trouvent. Ce sont les liens les plus forts au monde, davantage même que ceux qui nous unissent les uns aux autres, ce sont les plus profonds, ceux qui nous attachent à tous nos semblables.